

BRASSAÏ

Henry Miller
rocher heureux

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1978.*

Extrait de la publication

Été 1969, Henry Miller a lu ce manuscrit et me l'a rendu avec de nombreuses annotations que j'ai introduites dans ce livre. Mais, depuis, plusieurs chapitres ont été élargis et j'ai ajouté aussi le chapitre de notre dernière rencontre à Los Angeles que Miller n'a pas lu. Ses annotations ne couvrent donc pas la totalité de ce volume.

Le présent ouvrage est la suite de Henry Miller grandeur nature, du même auteur, paru aux Éditions Gallimard en novembre 1975. (N.D.E.)



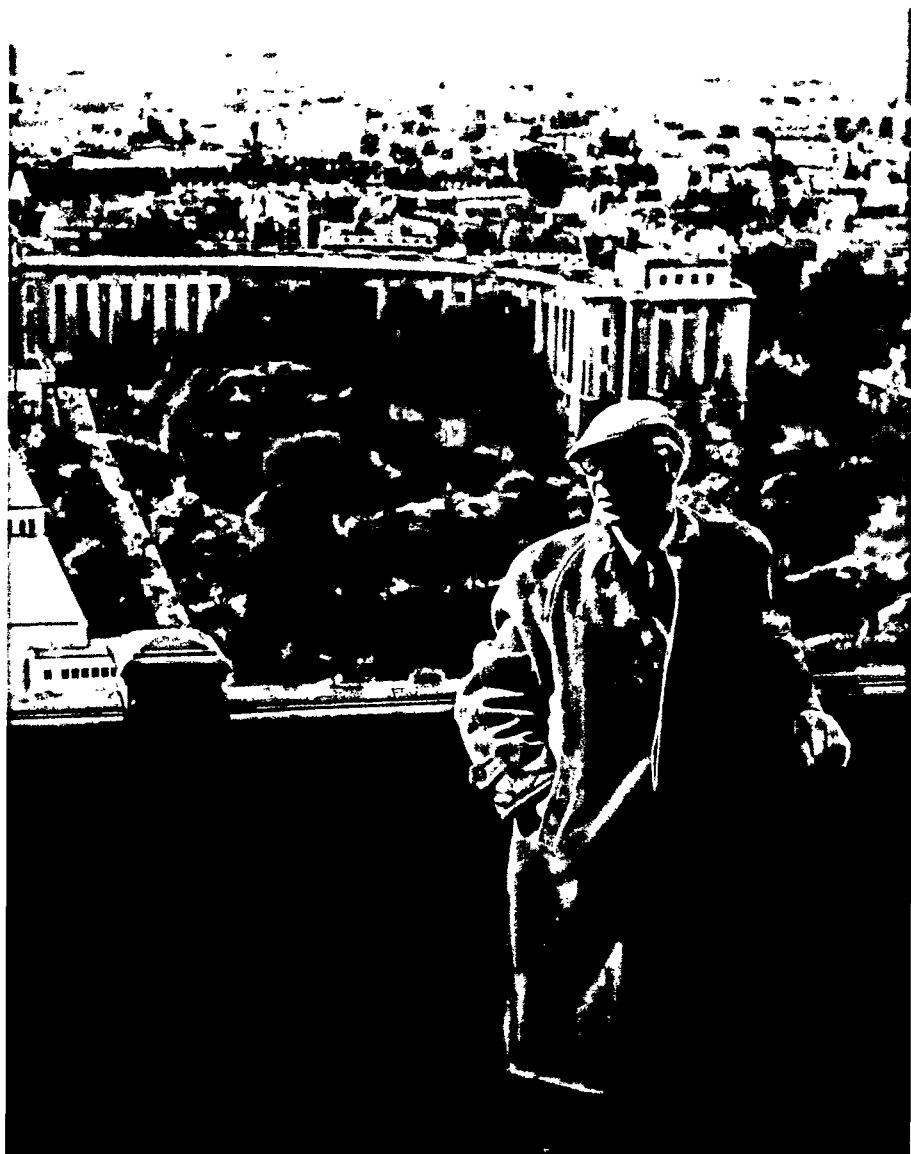
Miller et Brassai à Pacific Palisades (Los Angeles), 28 juin 1973.

Extrait de la publication



Hans Reichel à l'hôtel des Terrasses, vers 1933.

Extrait de la publication



Miller sur la tour Eiffel, 1959.

Extrait de la publication



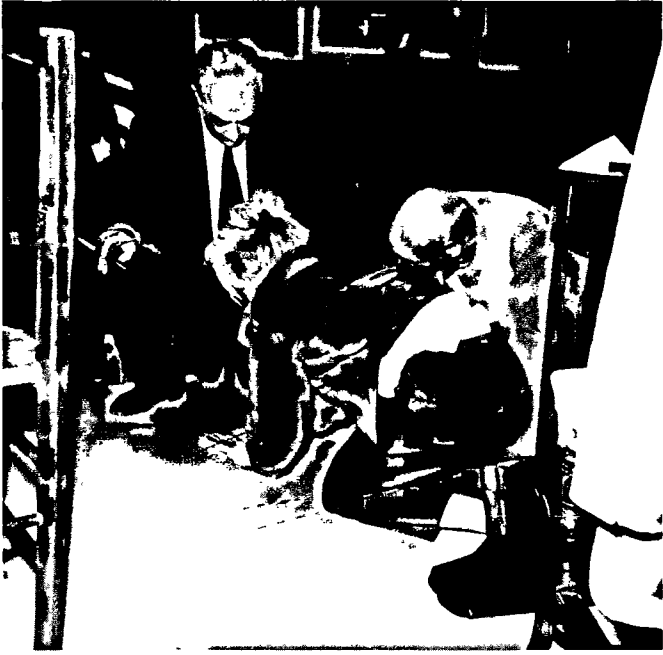
Lawrence Durrell au Mazet Michel (Nîmes) en 1964.

Extrait de la publication



H. Miller et Brassai à Cannes pendant le Festival du Film, 1960. Photos © Ioshi Takata.

Extrait de la publication

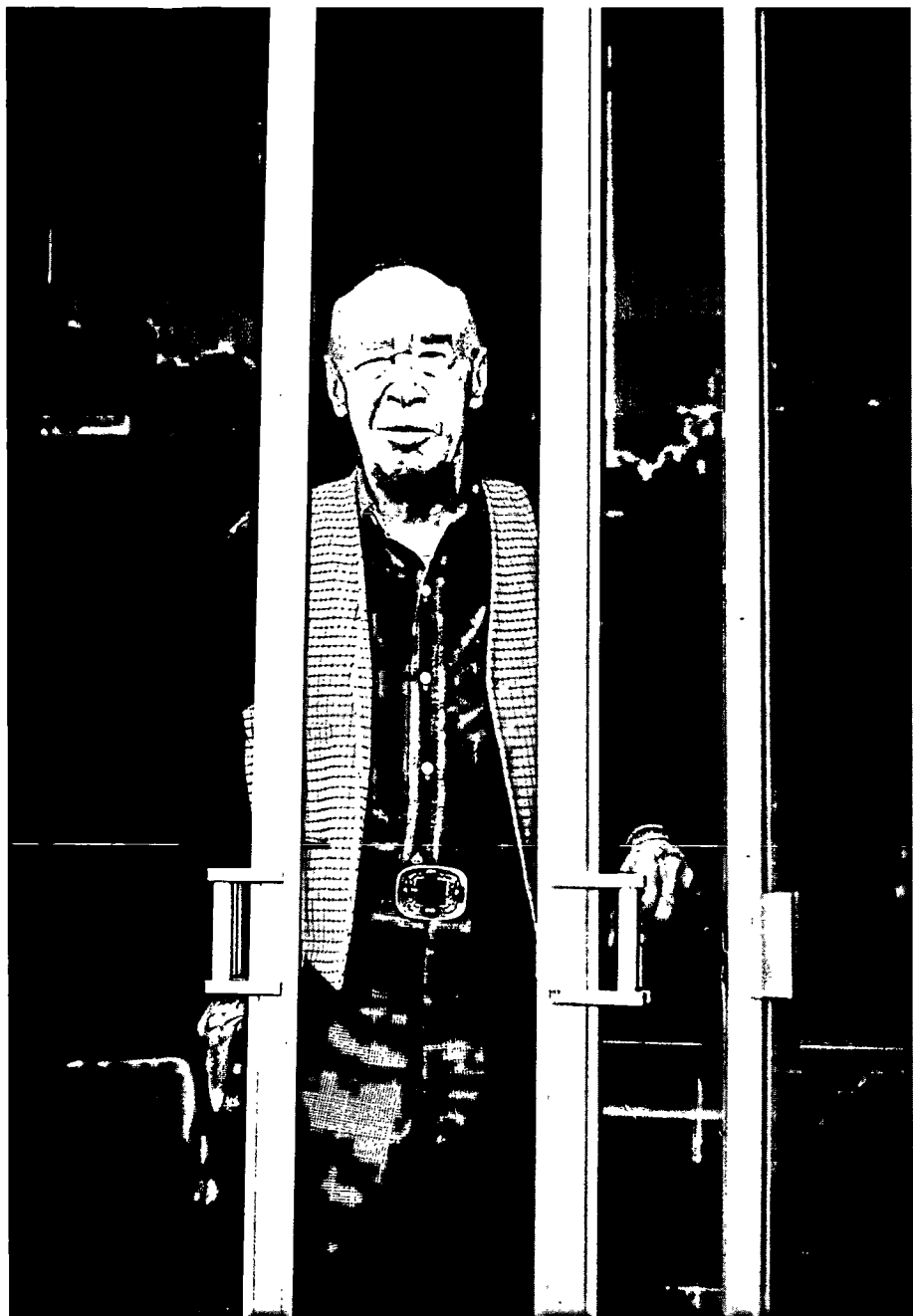


Henry Miller et Brassai jouant avec Toni Miller à Paris. Photo D.R.

Extrait de la publication



H. Miller devant sa piscine à Pacific Palisades, 1973.



H. Miller à la porte de sa maison à Pacific Palisades, 1973.

Extrait de la publication

CHAPITRE PREMIER

Printemps 1953.

Déception immédiate et profonde de Miller à son retour de Grèce. La côte américaine lui paraît maussade, inhospitalière; Boston, sa première escale, « de sinistre laideur ». D'emblée, le bonheur vécu en Grèce s'était volatilisé. Après l'apogée merveilleux, le voici replongé dans les sombres abîmes de sa jeunesse. « Je rentrais à New York, comme Rimbaud rentrait à Marseille d'Abyssinie, épuisé, malade. »

Il se met à écrire *Le Colosse de Maroussi*, son meilleur livre, sans doute. Mais il se heurte au refus des éditeurs. Trois ans auparavant, Durrell prophétisait, un peu naïvement, que les livres de Miller, publiés aux États-Unis, « secoueront jusqu'à la racine la psyché nationale par une décharge de 1 000 volts ». Or personne ne s'intéresse à lui, le grand public ignore son nom. Même six ans plus tard, il constatera avec amertume qu'aucun éditeur américain n'a le courage de le publier. C'est alors que, pour mieux connaître l'Amérique, il entreprend un voyage à travers le pays. Or « Doubleday and Co », qui avait avancé une petite somme pour ce récit,

ayant lu le manuscrit, renonce à la publication. Ce n'était point le livre joyeux qu'il attendait, mais *Le Cauchemar climatisé*, une violente diatribe contre l'*American way of life*.

Après deux ans de déceptions new-yorkaises, Miller émigre à Los Angeles. Hébergé par des amis, il passera deux ans à la « Green House », à Beverly Glen, dans le voisinage de Hollywood. « Tout le monde vient ici pour vendre son âme. C'est terrible. Jeunes et vieux, Américains et Étrangers. Nul ne pense résister. Prendre le fric, c'est tout. » Il voudrait bien, lui aussi, « vendre son âme » pour survivre, personne ne l'achète. Tous les articles et scénarios qu'il propose seront refusés. Démuni d'argent plus que jamais, il doit souvent faire à pied le trajet Beverly Glen-Hollywood, une dizaine de kilomètres. « Je n'ai jamais vu personne marcher le long de la route. Cela ressemble à une expédition en Alaska. » Désespoir et misère. Beverly Glen sera un de ses « enfers » les plus humiliants. Ses lettres deviennent de plus en plus déchirantes : « Je suis malade et dégoûté d'être un fardeau... » Et il rêve de sa solitude grecque : « Vivre au niveau le plus bas, sans penser à gagner de l'argent... J'irai tout droit dans le bled où il n'y a rien que des gens ignorants et admirables... Si j'avais une cabane sur une colline, je crois que je me ferais ermite... »

En 1943, à Los Angeles, il fait la connaissance d'un peintre d'origine grecque, vivant à Monterey, Jean Varda, qui un jour l'emmène à l'endroit le plus sauvage de la côte californienne : Big Sur. Et c'est le coup de foudre ! En 1944, Henry s'y installe. L'influence des livres de Jean Giono y a été sans doute pour quelque chose. C'est l'auteur du *Poids du ciel* qui lui a appris

à vivre entre ciel et terre, à scruter les étoiles. Sans lui, cet enfant de Brooklyn, ce citoyen, aurait-il songé aux saisons, aux bêtes sauvages, aux vents, aux forêts, à l'Océan, au « chant du monde »? A Big Sur, Henry pense en même temps au Tibet et à Manosque, « deux sites qui abolissent l'espace et le temps ».

Sa vie d'« ermite » est d'ailleurs toute relative : il partage sa solitude avec une très jeune fille d'origine polonaise, Janina M. Lepska, qu'il vient d'épouser. Et comme Robinson Crusoé, il veut transformer la jungle en paradis. Le vieux rêve des pionniers américains de l'Âge d'or : défricher de vastes terrains, planter des arbres fruitiers, un potager, élever des vaches, des poules, des lapins, des paons... Henry se lève à l'aube, travaille la terre de ses mains calleuses. Ayant échappé à la misère de Los Angeles, il devient l'esclave de sa cabane, de sa terre, de son jardin, puis de ses deux enfants qui viennent de naître.

Pendant son séjour en Grèce en 1939, où il faisait peau neuve alors que l'Europe flambait, Miller pensait : « Comme la France est loin ! De corps et âme j'en suis tellement éloigné qu'il me semble presque avoir passé mes dix années parisiennes sur une autre planète, dans une vie antérieure. J'ai l'impression d'en avoir fini pour de bon. » (*Lettre à Anaïs Nin, 1939.*) Mais à peine débarqué en Amérique, la nostalgie de ce pays se réveille en lui avec d'autant plus de force que la France gît maintenant écrasée, occupée, vaincue... Et comme autrefois lorsque Paris n'était encore qu'un nom magique pour lui, il étale sur le plancher le plan du métro et commence à balbutier la litanie des rues : rue de la Gaîté, rue Mouffetard, Vavin, Raspail, Denfert-Rochereau, Montparnasse...

Personne n'a écrit sur la France avec autant d'amour, de chaleur, de compréhension que Miller en ces moments d'attendrissement. Tout y est, la bonne chère, les bons vins, les bonnes conversations, les bons artistes et écrivains, les bons coins et aussi les Françaises admirables pour leur sainteté, leur vertu légère, leur héroïsme, leur esprit, leur charme, leur intelligence vive, toute l'âme française... « Nulle part ailleurs dans le monde occidental, pense Miller, l'aspect *spirituel* de l'homme n'a été si totalement reconnu et si généreusement développé. » Au moment où l'opinion américaine considérait la France comme rayée de la carte du monde, il écrivait : « Ce qui est français ne peut pas périr. La France a transcendé son être physique... Tant qu'il y aura un Français, toute la France demeurera visible et reconnaissable. Peu importe sa position en tant que puissance mondiale... » (*Souvenir, souvenirs*). Et dans un chapitre du *Cauchemar climatisé*, intitulé : « Vive la France » : « La France morte ? Quel abominable mensonge ! La France prostrée et vaincue est plus vivante que nous ne l'avons jamais été. »

Pendant son grand voyage, dans la monotonie et l'uniformité américaines, que cherche-t-il à découvrir ? Ce « quelque chose » qui lui rappelle la France : « un peu de vie, un peu de loisir, un peu de vraie conversation, un peu de nourriture convenable, un verre de bon vin, un moment d'oubli... » Mais aussi : une route bordée d'arbres, une rue où l'on peut flâner comme à Charleston ou au French Quarter de New Orleans ; un endroit où l'on peut se détendre, comme en New Iberia sous les *spanish moss*. Certains paysages lui rappellent la Dordogne : « Mais où était, demande-t-il,

le mariage du ciel et de la terre, où était la superstructure qu'élève l'homme pour donner aux beautés naturelles un caractère profond et durable? » (*Le Cauchemar climatisé.*)

La France libérée, l'envie ne lui manque pas d'y retourner. Mais « à la perspective d'une guerre imminente, m'écrivit-il, je doute que je puisse venir cette année. En outre ma femme attend un enfant... » (*Lettre à Brassai, 4 avril 1948.*) « J'espère toujours venir à Paris avec la famille. Mais pour cela, il faut que mes droits d'auteur s'accroissent. Peut-être l'année prochaine. C'est *dix ans* ce mois-là, que j'ai quitté Paris. Incroyable! » (*Lettre à Brassai, 17 juin 1949.*) Et trois années plus tard : « Salut à vous et à tous mes amis là-bas. J'y reviendrai un jour... » (*Lettre à Brassai, 12 mars 1952.*) Si malgré sa nostalgie, Miller résista pendant douze ans à toute tentation de retourner en France, c'était aussi parce qu'il voulait achever son roman autobiographique dans sa solitude de Big Sur. Mais en 1952, trois facteurs ébranlèrent sa résistance. *Primo* : Depuis peu une jeune et belle femme était entrée dans sa vie et il était toujours fier et pressé de faire voir au monde une nouvelle conquête. *Secundo* : Un magnifique chèque tomba du ciel. *Tertio* : Un mystérieux disque arriva de Londres. Lorsque le pick-up l'entama ce fut les voix de Lawrence Durrell et de Fred Perlès qui s'élevèrent. « Quel message! écrivit-il à Fred. Ce que j'ai pu pleurer et rire! Jamais, je ne m'étais senti si heureux, ni jamais si seul et si mélancolique. Quand tu t'es mis à parler français, le vigoureux et vulgaire argot de rue, de vieux copains et même de la putain unijambiste de Montmartre, j'ai failli avoir une attaque. Ça me faisait l'effet du champagne

BRASSAÏ

Henry Miller rocher heureux

Le premier volet d'*Henry Miller grandeur nature* raconte le Miller de la bohème et de la misère. Voici l'écrivain, devenu une célébrité mondiale, peint par Brassai à travers une série de rencontres en Europe et en Californie.

On le voit à Big Sur, paradis qui, peu à peu, se change en enfer. Sa femme Janina l'y abandonne avec deux enfants. Miller tombe bientôt amoureux d'Ève, et l'épouse. Ils viennent en France, revoient les vieux amis, voyagent dans le Midi sur les traces de Nostradamus. Miller est nommé juré du festival de Cannes et se lie avec Simenon, Buñuel, Rossellini.

Un jour, avec Brassai, à Èze, alors qu'ils évoquent Nietzsche qui écrivit là son *Zarathoustra*, ils tombent au café sur un sosie du philosophe. Ce n'est pas une hallucination, mais un pittoresque escroc qui essaie de les arnaquer.

Impossible de citer toutes les anecdotes où les souvenirs du passé se mêlent aux aventures présentes. Toutes les histoires d'amour aussi. Mais comment oublier les retrouvailles ponctuées de fous rires entre les trois mousquetaires : Miller, Durrell, Perlès et Brassai ? Et comment ne pas trembler à l'évocation de June, l'inspiratrice de ses livres, devenue une femme déchue, misérable ?

Henry Miller a lui-même annoté ces pages, donnant son point de vue, confrontant ses souvenirs avec ceux de son ami.

Brassai (1899-1984) est né à Braşov, dans la partie hongroise de la Roumanie. Il est venu en France après la Première Guerre mondiale. Il fut d'abord peintre, et partagea la bohème d'Henry Miller, Michaux, Reichel et bien d'autres. Il devint célèbre en faisant les premières photos de Paris la nuit. Il appartient désormais à l'histoire de la photographie. Mais il a aussi accompli une œuvre d'écrivain, en particulier avec ses essais sur Picasso, Miller et Marcel Proust.



9 782070 283958



78-X A 28395 ISBN 2-07-028395-X

Extrait de la publication